



**REVUE HISTORIQUE, CULTURELLE
ET
LITTÉRAIRE**

Rédactrice en chef

Ludmila Kol

Rédactrice adjointe

Julie Laloi (France)



2003-2013

~~2003-2013~~

Comité de rédaction

Anne Delizée (Belgique)

Olga Bainova (Belgique)

Ludmila Kol (Finlande)

Igor Volovik (France)

Création graphique

Tania Varonen

Web

Evgueni Malitski

La revue a 6 parutions par an dont N°N°1 – 4 en langue russe

tél. rédaction/a bonnements

+358 40 5121618

litararus@kolumbus.fi

www.litararus.org

Editeur

LitararuS

Y-tunnus: 1538941-8

Support

LitararuSry

Impression réalisée par GRANO Oy

© **LitararuS**, 2015

La revue est publiée en Finlande
avec le soutien du Ministère de l'éducation
et de la culture de la Finlande

ISSN-L 2323-198X
ISSN 2323-198X

SOMMAIRE

POEMES

Marina Tsvetaeva. *Poésie russe* (Traduit par **Véronique Lossky**) 5

NOTRE HISTOIRE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Rémi Adam. *La Courtine 1917, d'une révolution l'autre* 14

Timo Vihavainen. *Ressources russes et historiographie finlandaise* 18

Lioudmila Gatagova. *L'Européen et la Grande Guerre vus par la série
« La guerre mondiale en récits et en images »* 22

EURONEWS

Si vous arrivez à Helsinki 27

STUDIO

Svetlana Egoutkina. *L'homme et la femme* 28

Artiom Tatarinov. *La fourmi d'or* 30

Tatiana Pertseva. *Tribulations ferroviaires* 32

PHOTOS

L'été en Finlande 35

Moscou d'aujourd'hui 36

SCÈNE

Gilberto Montas. *Tribanal* 38

ART

Olga Biantovskaya 42

Svetlana Liachenko. *Ils se sont rencontrés à Paris...* 45

Dominique Finet & Alexandre Avelitchev. *Georges A. de Pogédaïeff* 52

CULTURES

Irina Takala. *Carélie : zone de contact ou barrière culturelle ?* 56

Svetlana Toivakka. *Les noces russes* 61

Polina Kopylova. *La traduction, ce catalyseur de l'intégration* 66

Boris Kolymaguine. *Livre électronique : danger ou aubaine ?* 68

FILM

Aleksandra Svinina. *Elégie de Paris : Marina Tsvetaeva* 70

EMIGRATION RUSSE EN FRANCE

Lydie Augé. *Boris Constantinovitch : itinéraire d'un jeune cosaque* 73

COMMENTAIRE

Lioudmila Loutsevitch. *Le « ping-pong » de la vie* 79

FESTIVAL

Une riche saison russe à Limoges (Julie Laloi) 85

Festival international de piano à la Roque d'Anthéron (Igor Volovik) 86

Pages 1 et 4 : Finlande en été. (Photos d'Igor Volovik)



Poésie russe

Marina Tsvetaeva
Marina Tsvetaeva

1892–1941

Traduit
par Véronique Lossky, Paris 2015

Un jour o ma gracieuse créature
Je deviendrai pour toi un souvenir,

Perdu dans tes yeux bleus, au loin
De ta mémoire, dans le lointain.

Tu oublieras : et mon profil au nez busqué,
Et mon front couronné de fumée,

Mon rire importun et fréquent
Ma main calleuse aux bagues d'argent,

Notre logis d'antan, notre grenier-cabine,
De mes papiers la confusion divine,

L'année terrible : malheurs et liesse
De ton enfance, de ma jeunesse.

1919

Dans ma ville immense c'est la nuit,
La maison dort : moi, je la fuis,
Les passants pensent : femme, fille...
Moi, je ne retiens que la nuit.

Juillet. Le vent balaie ma route,
Musique, à une fenêtre, douce –
À l'aube, au vent, je marche vite,
Moi, je ne retiens que la nuit.

Peuplier noir... fenêtre – une lueur,
Une cloche sonne. Dans ma main – une fleur,
Un pas au loin, mais il ne suit personne
Une ombre là, et ce n'est pas la mienne.

Feux de nuit, à mon cou – perles d'or.
À ma bouche – goût de feuilles – liens des jours :
Défaites-moi de mes liens, mes amis,
Moi, je suis votre songe – dans la nuit.

17 juillet 1916

Pas de pucelle,
Dans l'espace froid,
Sur ses traces bleues,
Je m'en vais seul !

Tel j'étais avant la victoire,
Orphelin et veuf,
Sur les traces libres
De l'eau de source.

Les traces de pus, de gloire,
Sur ma cuirasse je les laverai.
Je ferai boire mon cheval
À la gloire de Dieu !

Oh ! Sainte Colombe,
Protège les semis de la grêle,
La jeune fille du Dragon,
Le héros de la pucelle¹.

13 juillet 1921 ?

¹ Dans l'une des légendes sur le dragon il est dit que lorsque Georges l'eut terrassé, le roi lui a proposé la main de sa fille pour son exploit et le guerrier et futur saint l'a refusée.

CHEVEUX BLANCS

Cendres de richesses :
De pertes, d'offenses.
Cendres : devant elles
S'écroule le granit.

Oiseau nu, orphelin,
Sans famille, solitaire.
Salomon et ses cendres,
Sur la grande vanité.

Et la craie menaçante
Des iniques années !
Ma maison est en feu :
Puisque Dieu est entré.

Souffle libre et fouillis
Chef des rêves et des jours.
L'Esprit lèche les murs.
Flamme – tempes chenues !

Trahison – non, des ans

La cachette. Cheveux blancs –
Un triomphe d'Éternité
Et de toutes ses armées.

27 septembre 1922

INDICES

Comme une montagne j'ai porté le mal
Dans le bas de ma robe,
Je reconnais l'amour à la douleur
Tout au long de mon corps.

Je suis un champ dévasté au dedans,
En creux : tonnerre et éclairs
Je vous vois tous de loin, moi – tout près :
Je reconnais l'amour à la distance.

Trou profond, au-dedans, en tanière,
Jusqu'aux racines, la moelle de l'os,
Je reconnais l'amour aux larmes,
Aux crampes, tout au long de mes flancs.

Comme les Huns et au vent les crinières,
Comme les cordes fines d'une guitare :
Gorge rauque – Gorges sombres –
Effilée la montagne !

Défilé de la route et rouillée – ma voix rauque.
Rouge sang et sel vif de mes larmes,
Je reconnais l'amour à la faille

Non, aux trilles ...
Tout au long de mon corps!

29 novembre 1924

Partis nulle part, ni toi, ni moi
Perdues pour nous toutes les plages.
Propriétaires d'un sou, été brûlant,
Pas dans nos prix les océans,

De la misère – goût toujours sec,
Tourne la croûte sèche dans la bouche,
Plat – bord de l'eau, mangé l'été !
Espace de pauvres, poches retournées.

Anthropophages de Paris,
Replets, joufflus, panse luisante
Vous tous, mangeurs de poésie,
Ripailles de graisse, un franc l'entrée.

Et pour la bouche, lotions-poèmes,
Refrains, sonates et versets,
Voûtes célestes, fronts étoilés.
Eau de toilette – le chant aux lèvres.

Mangé l'été, Paris ! Plages sèches !
Pour vous – soyez maudits
Pour vous la honte ! Recevez
Mon autographe dans la figure :

De mes cinq sens – cinq doigts, la signature :
Meilleur souvenirs, bons sentiments.

Paris – La Favière 1932–1935

Au diable tous, filez, allez !
Brebis soumises et vous – moutons,
Esclaves d'Hitler, avec Staline marchez !
Troupeaux, volées, avancez donc,
Sans une seule marque, sans une pensée !
Au grand Staline, obéissez !
Affichez de vos corps étalés
Les signes : os plats, crochets
De l'étoile rouge et de la croix gammée.

23 juin 1934

ADIEU FRANCE !

Adieu France !
Marie Stuart

La France, de tous
Les pays – le plus *doux*
M'a offert deux perles.
Elles restent à mes cils,

En mémoire, immobiles,
Mémoire d'un départ,
Comme le mien, celui
De Marie Stuart.

3 juin 1939

Extraits de :
Marina Tsvetaeva, Poésie
lyrique (1912–1941),
Vol.1 Poésie de Russie.
Vol.2 Poésie de maturité.
Edition bilingue,
traduit du russe et annoté par
Véronique Lossky,
préfaces de Georges Nivat et
Tatiana Victoroff,
© Editions des Syrtes,
Genève, 2015,
pour la traduction française.

Ouvrage publié
avec le soutien
de l'Institut pour la traduction
littéraire, Moscou et la
fondation Neva, Suisse.

**En mars 2016
LiteraruS fêtera
la parution
de son 50-ème numéro**

**et organisera
un séminaire littéraire
à Helsinki.**

**Nous vous convions chaleureusement
à ces manifestations.**

**Suivez les annonces sur notre site web
www.literarus.org**



Tatiana Pertseva
Tatiana Pertseva



*Tatiana Pertseva
vit à Helsinki.
Ses poèmes
et nouvelles
sont publiés
dans
de nombreuses
revues littéraires,
dont la revue
LiteraruS,
dans laquelle
ses textes
apparaissent
régulièrement*

TRIBULATIONS FERROVIAIRES

Ça s'est passé à la gare Centrale. Je revenais du travail et j'avais furieusement envie d'un café de chez Robert's Coffee, une chaîne de cafés où l'on sert de véritables chefs-d'œuvre caféinés. À la place du sucre, on peut ajouter des sirops : pêche, noix, vanille, rhum, irish coffee... Il y a énormément de goûts différents, mais mon préféré, c'est celui à la noix. J'y vais donc, et je me dis que dès que j'aurai pris mon café à emporter et que je l'aurai bu, tout ira mieux, la fatigue disparaîtra et le soleil brillera comme la pièce de vingt centimes toute neuve qui traîne au fond de la poche de mon imper.

J'y vais, je commande, j'oublie la monnaie. Je rigole un peu avec la vendeuse en disant que parfois, après le boulot, il vaut mieux ne pas toucher aux pièces et s'en remettre au paiement électronique pour s'acquitter des 3,50 € pour un café. Donc voilà, tout doucement, je reviens à la vie. Et soudain, j'entends quelqu'un parler russe. « Regardez, je vais lui acheter du chocolat, qu'elle essaie seulement de ne pas me comprendre ! », claironne une voix. Je me retourne et je vois ce groupe de femmes à l'allure intéressante, et au centre, la propriétaire de la voix. À sa vue, je reste un instant foudroyée, comme par le flash d'une bobine Tesla. Une permanente peroxydée trône, imposante, au-dessus d'une tête massive, elle-même attachée à un corps trapu. La tête est barbouillée de maquillage : des nuances de bleus criards sur les paupières, et sur les lèvres, du rose fluo. Le rose dépasse cependant les limites naturelles de la bouche féminine, rappelant le rictus ignoble du clown dans l'adaptation cinématographique du roman de Stephen King, *Ça*. Cet attirail cosmétique, supposé mettre la beauté en avant et camoufler les imperfections, avait tout l'air d'une astuce beauté trouvée dans un magazine féminin, de celles qu'on se passe entre copines et qui portent des titres du style « Astuce maison pour des lèvres pulpeuses » ou « Comment mettre vos lèvres en évidence avec un maquillage bien choisi et bien porté ». Visuellement, l'expérimentation cosmétique faisait l'effet d'un coup de marteau-piqueur sur la tête : on perd connaissance cinq secondes, puis soit on s'en sort, soit on finit invalide.

La dame s'approche, presse sa martiale poitrine contre le comptoir du café et se prépare à l'assaut.

« Donnez-moi dix de ces chocolats », aboie-t-elle en russe à la vendeuse, qui ne comprend pas et demande à son tour en anglais, « Can I help you ? ». La dame avide de sucreries et de spectacle redresse alors les épaules et gonfle le torse solennellement. Je suis prise de pitié pour la vendeuse avec qui je viens de bavarder si gentiment.

« Bonjour, je peux peut-être vous aider et traduire ce que vous dites à la vendeuse ? », demandé-je poliment en russe à la dame (qui, heureusement, ne porte ni faucille ni marteau). La dame me regarde, elle hausse les sourcils, deux fils noirs qui se transforment en deux parenthèses sur son front plissé. Elle réfléchit un instant et décrète :

« Elle doit parler russe.

– Mais pourquoi ? m'étonné-je, sincère.

– C'est notre gare ! rétorque la dame. »

Je reste d'abord figée, puis c'est à mon tour de hausser les sourcils, réfléchir un instant et demander :

« Excusez-moi, mais d'où venez-vous ?

– De la Grande Russie, et nous prenons le train dans une demi-heure.

– Mais pourquoi est-ce votre gare alors, si vous prenez le train dans une demi-heure ?
– Parce qu'avant, cette gare faisait partie du Grand Empire russe. Enfin, il faut connaître l'histoire de la Russie ! Et la langue russe !

– Merci, je comprends bien qu'il faille connaître l'histoire russe, mais on est au XXI^e siècle, là, il n'y a plus d'Empire russe qui tienne et la Finlande est un pays indépendant, avec son parlement, son président et sa souveraineté !

– Ah oui ? s'étonne-t-elle, apparemment sans mauvaise foi. Mais c'est important d'apprendre le russe, il faut apprendre les langues ! Nous les Russes, par exemple, nous apprenons bien les langues étrangères ! » reprend-elle.

Je comprends à ce moment-là que j'ai affaire à la logique féminine à l'état pur, quelles que soient la provenance, la couleur de peau, la confession. Empêchant ma mâchoire de se décrocher à l'aide de mon gobelet de café, je n'ai plus qu'une chose à faire :

« Mais pourquoi alors ne parlez-vous pas à la vendeuse dans d'autres langues, puisque vous les connaissez si bien, et pourquoi voulez-vous qu'elle comprenne le russe ? Essayez donc de ressortir vos phrases anglaises toutes faites ! »

La dame me regarde du coin de l'œil, puis se tourne vers ses compagnes de voyage, elle souffle avec consternation et arrache sa poitrine du comptoir, vexée. Une des dames du groupe s'approche alors et dit : « Viens Toussia, on n'en a pas besoin de leur chocolat, là ». Et les voilà fièrement parties avec leurs valises bariolées et leurs paquets multicolores.

Après avoir expliqué à la vendeuse que la dame voulait acheter du chocolat, mais qu'elle avait changé d'avis, je finis mon café refroidi et sors dans la rue. La place de la gare grouille de gens, dans le ciel, des mouettes tourbillonnent sous un radieux soleil printanier, et dans ma poche, une pièce de vingt centimes toute neuve traîne. Je fais résolument demi-tour et entre à nouveau dans la gare.

« Un café. Extra chocolat blanc, extra chantilly, avec mousse d'orange et sirop de noix. À emporter. », demandé-je à la vendeuse.

Tenant mon gobelet de carton vert comme on tiendrait le Graal, je sors de la gare. La place grouille toujours de gens, les mouettes tourbillonnent toujours dans le ciel sous le soleil printanier qui ne s'est pas encore couché, et dans ma poche traîne toujours cette pièce de vingt centimes toute neuve. « Aube d'Orange », voilà le nom de mon miracle caféiné. Et dans la ville, le printemps fleurit.

L'été sera bientôt là, et moi, je partirai vers le sud. Oublié le travail, oubliés les bureaux moroses. À moi les aubes d'orange et les couchers de soleil abricot, à moi les galets et les coquillages. Je mettrai ma petite robe blanche et mes sandales, j'écouterai de la musique et sourirai aux gens, juste parce qu'ils vivent.

Et parce que moi aussi, je vis.

Traduit par Magali Roba,
sous la rédaction de Nastasia Dahuron
et Anne Delizée,
Département de russe de la Faculté
de Traduction et d'Interprétation –
Ecole d'Interprètes Internationaux, Université de Mons

**Dominique Finet
Alexandre Avelitchev**

Georges A. de Pogédaïeff : il faut faire parler des archives



Qu'est-ce donc qu'oublier, si ce n'est pas mourir ?

Alfred de Musset.

Lettre à M. de Lamartine, 1836

La vie du peintre, scénographe et illustrateur franco-russe Grigoriy Pojidaïeff (connu plutôt sous son nom d'emprunt Georges A. de Pogédaïeff) n'a rien à envier au scénario captivant d'un film d'aventures : sa dramaturgie naturelle se déploie au milieu des calamités et bouleversements de la Révolution russe dont les conséquences sanglantes, fratricides et désespérantes l'ont poussé vers l'émigration. La réalité de son

vécu dépasse de loin toutes les mises en scène théâtrales qui auraient pu être imaginées par un réalisateur doué et plein de fantaisie. Riche en épisodes dramatiques, en envols et en accros, en projets et en réalisations, la vie de Pogédaïeff fait jusqu'ici l'objet de multiples questions sans réponses, contient encore des énigmes et des mystères non résolus, bute sur des moments non élucidés de son existence. De quoi éveiller le désir des chercheurs de fouiller dans les archives afin de découvrir l'inconnu, l'inédit, l'invisible.

Né en 1894 à Yalta, dans une famille noble, Pogédaïeff a reçu une éducation plutôt soignée au Corps des Cadets d'Odessa : littérature, deux langues, mathématiques, histoire, géographie, dessin, danse, art militaire. Très peu tenté par la perspective d'une carrière militaire, il prend la décision qui devait marquer sa destinée : il se place sous la houlette des Muses et devient artiste. De nos jours, on retrouve le nom de Pogédaïeff-acteur ou décorateur dans les génériques de films tournés en Russie et en France ; scénographe, il est présent sur les affiches de spectacles de ballets et d'opéras du répertoire russe joués sur les scènes de grands théâtres européens ; ses œuvres peintes apparaissent dans maints catalogues de la peinture du 20^{ème} siècle et les livres illustrés par lui figurent sur les listes de ventes aux enchères d'éditions bibliophiles. En 1920, il quitte la Russie en passant par la Bessarabie et poursuit vers Berlin, Vienne, Paris. A son départ, il est accompagné par sa première femme, dont on ne connaît que très peu de choses : elle s'appellerait Tatiana Alekseevna et serait *actrice de cinéma*. En 1926 à un moment difficile de sa vie, Georges de Pogédaïeff s'installe en France. Le pays deviendra non seulement sa terre d'accueil, mais lui apportera aussi la gloire et la reconnaissance. Chevalier de la Légion d'honneur, « *ami de Paul Claudel et des chiens errants* », selon l'expression élégante et primesautière d'un journaliste provençal des années 1950, interlocuteur à ses heures de Jean Giono et de Dora Maar, homme et

artiste respecté par les deux présidents de la 4^{ème} République, Vincent Auriol et René Coty, Georges de Pogédaïeff meurt en 1971, dans sa demeure de Ménerbes, une maison troglodyte à moitié encastrée dans le rocher et qui ressemble curieusement aux décors des pièces de Shakespeare qu'il a créés dans les années 1920 pour les spectacles de Max Reinhardt. Cet homme doté de multiples talents, attachant et passionné gît au cimetière de Ménerbes sous une croix trilobée en bois qu'il avait sculptée lui-même peu avant sa mort.

Il y a quelques temps, intrigués et de plus en plus subjugués par le personnage et son œuvre, nous avons parcouru les publications consacrées à Georges de Pogédaïeff en découvrant avec regret que la base documentaire utilisée par les auteurs était loin d'être exhaustive et fiable, que sa biographie était bien souvent construite sur le recyclage constant des mêmes rumeurs, d'hypothèses infondées, de mythes créés à profusion dans les milieux de l'émigration russe. Tout était à vérifier, à commencer par les dates et les lieux de sa vie et de sa mort. Parmi les nombreuses questions auxquelles nous avons cherché à répondre, celle concernant l'identité de sa première femme Tatiana se révèle particulièrement intéressante.

Sans aucun indice sur son nom de jeune fille, ses date et lieu de naissance nous sommes tombés plus d'une fois dans des impasses jusqu'au moment où nos recherches nous ont conduits vers les archives russes de l'Office Français de Protection des réfugiés et Apatrides (OFPRA). Une toute petite chemise jaunie avec les noms de Georges, Valentine et Olga Pojidaïeff renfermait 3 feuilles de papier, à commencer par une lettre manuscrite adressée en 1959 à l'Office Central des Réfugiés russes (OCRR) et signée par madame Marguerite Emelianoff, résidant aux Etats-Unis et désirant retrouver à Paris sa sœur Valentina Mikhailovna Jankelevitch. La réponse de l'OCRR nous apprend que la tentative de contacter Valentina Jankelevitch a échoué car elle « n'habitait plus à l'adresse indiquée dans son dossier lors de sa dernière visite à l'OCRR en 1937 ». Le retour vers l'OFPRA pour chercher cette fois-ci des dossiers au nom de Jankelevitch nous a largement récompensés : en consultant la pile de documents retrouvés nous apprenons la

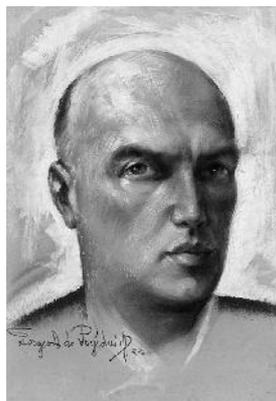
G. Pogédaïeff.
Portrait
de Tatiana
Savinsky-
Pogédaïeff



G. Pogédaïeff.
Portrait
de Valentine
Jankelevitch-
Pogédaïeff



G. Pogédaïeff.
Portrait
de Pierre
Frondaie



date du mariage de Pogédaïeff et Valentine avec laquelle il a vécu jusqu'à la fin de ses jours. Ce document comporte une précision importante : le mariage a été contracté dans la Mairie du 16^{ème} à Paris le 27 juillet 1937. Sachant que Pogédaïeff a déménagé plus d'une fois avant de s'installer à son adresse la plus connue : 33 Rue du Champs de Mars, Paris, 7^{ème}, nous avons déjà envoyé auparavant les demandes de copie d'acte de mariage aux Mairies des 4^{ème}, 5^{ème} et 1^{er} arrondissements de la capitale. Sans

résultat. Une nouvelle demande est envoyée à la Mairie du 16^{ème} cette fois et, quelques jours plus tard, la copie d'acte de mariage avec filiation arrive chez nous. Sur les marges du document on aperçoit un ajout à peine lisible : « *Divorcé de Tatiana Savinsky. Approuvé ce renvoi (signatures)* ». La chance nous sourit. Nous connaissons maintenant le nom et le prénom de la première épouse de Pogédaïeff. A nous de suivre cette nouvelle piste.

Les Archives de l'OFPPRA nous fournissent quelques nouveaux détails concernant Tatiana, son adresse parisienne, l'histoire de son passeport « soviétique », délivré à Podolsk le 28 mai 1920, la perte automatique de sa citoyenneté russe à la suite de l'expiration du passeport jamais renouvelé, l'obtention de la carte d'identité de réfugiée. Les toutes dernières données contenues dans le dossier sont datées de juin 1937, au moment du remariage de George de Pogédaïeff. A partir de là, ses traces se perdent (second mariage ? changement de nom ? départ dans un autre pays ?). Comment savoir ? Les recherches dans les archives russes par les parents (Alexis Savinsky et sa femme Zénaïde, née Schöning) n'apportent rien de nouveau. C'est la lecture attentive de la presse russe de la période prérévolutionnaire qui éclaire notre lanterne.

Le nom de Tatiana Savinsky, jeune *danseuse aux pieds nus*, formée à l'école d'Ella Rabenek, apparaît le 1 octobre (18 septembre) 1912 dans les pages du quotidien moscovite *Ranee Utro* (Au Réveil)¹ qui informe ses lecteurs de l'imminente mise en scène au *Théâtre International* de Moscou du ballet *Chrysis* du compositeur Reinhold Glière d'après le roman « Aphrodite » de Pierre Louÿs. En 1915, elle est à nouveau citée dans l'histoire du théâtre futuriste *La Lampe Rose* : « Le clou du spectacle fut la danse moderne présentée aussi bien dans l'espace scénique qu'au-delà des limites de la scène : il s'agit de « danses accompagnées de poèmes » interprétées par T. Savinsky et N. Mil. Un autre numéro fut interprété par un danseur

aux pieds nus ».² Plus tard, on rencontre le nom de Tatiana dans le canevas autobiographique du poète Vladislav Khodassevitch³, ainsi que dans le générique du film dont les rushes n'ont pas été **conservés** – *La Symphonie de la Folie* tourné en 1917 par le réalisateur Vladimir Kassiianov (autres titres connus pour le même film – *La Mort des Condamnés* et *La Malédiction de l'Amour*). Nous découvrons que le rôle de l'amant de l'héroïne de Savinsky dans ce film a été interprété par ... Grigoriy Pojidaïeff. La première du film a eu lieu le 16 janvier 1918, et le 27 janvier de la même année Savinsky et Pojidaïeff se sont mariés. Mais l'histoire ne s'arrête pas là.

Le vendredi 10 août 1934 le journal *L'Avenir d'Arcachon* publie sur sa Une un article intitulé *Le Grand Artiste*⁴ entièrement consacré au peintre russe Georges de Pogédaïeff et signé par l'ancien Député de Bordeaux Albert Chiché. Une petite citation s'impose : « La nature est belle à Arcachon par ces magnifiques journées d'été, mais la contemplation du Bassin ne doit pas nous faire négliger les beaux-arts. Allons donc visiter les portraits exposés par le peintre russe Georges de Pogédaïeff dans le salon de la maison « Husson sœurs », Boulevard de la Plage <...> L'artiste s'y trouve, homme superbe, souriant, sympathique. Sa réputation de portraitiste lui attira de nombreuses commandes. Elles composent la galerie de pastels dont voici <...> le portrait de Pierre Frondaie. L'éminent romancier est d'une ressemblance frappante. Qui ne le reconnaîtrait à première vue ? Sa figure énergique s'apparente à celle de Mussolini. Prince de la littérature française, il semble fait pour commander et créer ». Remarquons en passant que ce magnifique portrait de Frondaie est, plus d'une fois, passé par les ventes aux enchères sous le titre « Portrait d'homme ». C'est ce même portrait qui a été exposé à l'Hôtel Miramar de Cannes en été 1935 (du 15 août au 15 septembre) et admiré par le public. Ce sont nos recherches de l'été dernier sur la base d'études comparatives des données d'archives et la consultation de nombreux documents

photographiques qui ont permis à ce portrait de retrouver son nom. Ces résultats ont été validés depuis par la Fondation Pierre Frondaie à Arcachon.

Sur la liste des portraits exposés par Pogédaïeff à Arcachon figure aussi celui du professeur de danse Charles Gruber, « *artiste du ballet de Moscou* ». La recherche des informations le concernant a permis d'établir que, dans sa jeunesse, Charles Gruber était un danseur de ballet de renom et devint plus tard chorégraphe formant au passage un certain nombre de danseuses qui firent carrière. Pour ne donner qu'un seul exemple, il a travaillé avec la jeune ballerine Hélène Sauvaneix dont un des portraits a également été dessiné par Georges de Pogédaïeff. Dans les années 1930, Charles Gruber organisa plus d'une fois des soirées-gala de ballet, et y participa même en tant que danseur, (notamment, à Bordeaux et Arcachon)⁵. Mais le fait le plus intéressant, est qu'il était marié à une danseuse de ballet Madame Milioukova-Gruber, habituellement présentée elle aussi comme *danseuse du Ballet de Moscou*.

Le nom de Natalia Milioukova (connue aussi sous le nom de scène N. Mil) se retrouve dans la presse russe de début du 20^{ème} siècle. On le découvre dans le livre de A.V. Koulakov et V.M. Pappé. Ce livre dresse la liste presque exhaustive des premières chorégraphiques du 20^{ème} siècle⁶. Il s'avère que le nom complet de Mme Milioukova est Natalia Alekseevna Savinsky. C'est elle qui, en 1912, a écrit le livret et réalisé la chorégraphie du ballet *Chrysis* dont nous avons déjà parlé. Dans ce spectacle a pris part la petite sœur de N. Milioukova, Tatiana Savinsky née en 1900.

Ainsi, grâce à l'aide des archives russes de l'OFPPRA, avons-nous pu rétablir encore une page importante et jusqu'ici inconnue de la vie de Georges de Pogédaïeff. Les documents découverts ces derniers temps confirment le fait que Valentine Jankelevitch et Tatiana Savinsky se connaissaient, et par là même renforcent les témoignages de quelques Ménerbiens proches de la famille de Pogédaïeff selon lesquels Tatiana était

devenue marraine d'Olga de Pojidaïeff née en 1928.

Jusqu'à la fin de ses jours Pogédaïeff entretiendra des rapports étroits avec la scène, avec le monde du théâtre. Mais il se rend à l'évidence que la grande *révolution du ballet* lancée au début du 20^{ème} siècle par Michel Fokine et Serge Diaghilev a vécu. Il se consacre désormais à la peinture (portraits, natures mortes, paysages), expose dans les galeries Durand-Ruel (1952), Marguerite (1955), Raymond Creuze (1958), et s'adonne, sans compter, à la passion qui vit en lui depuis ses jeunes années – l'illustration de textes littéraires, de grands livres de l'humanité tel *Apocalypse* de Saint-Jean qui fait désormais partie du patrimoine universel de l'illustration.

¹ <http://starosti.ru/archive.php?m=10&y=1912>

² Boul't, Džon. *Natal'â Gončarovâ i futurističeskij teatr.* (John Bolt. *Natalja Gontcharova et le théâtre futuriste*) – Poèziâ i živopis': Sb. trudov pamâti N.I. Hardžieva / Pod. red. M.B. Mejlaha i D.V. Sarab'âno va. – M.: Âzyki russkoj kul'tury, 2000. – (Âzyk. Semiotika. Kul'tura). – s. 248–259.

³ Hodasevič Vl. Kamer-fur'erskij žurnal (Khodassevitch Vl. Journal intime d'écrivain./ Vstupitel'naâ stat'â, podgotovka teksta, ukazateli O. P. Demidovoj. – M.: Èllis Lak 2000, 2002. – Notes datées du 12 février 1923 et du 5 juin 1928

⁴ Un Grand Artiste. Par Albert Chiché, Ancien Député de Bordeaux. – *L'Avenir d'Arcachon*. 1934, 10 août. Numéro 4247.

⁵ *Archives Internationales de la Danse*. 1933, le 15 octobre. N°4, p.171 ; *L'Avenir d'Arcachon*. 1933, le 28 août. P.2

⁶ Kulakov V.A., Pappé V.M. *2 500 horeografičeskikh prem'er XX veka (Les 2 500 premières chorégraphiques du 20^{ème} siècle)*. (M., 2008).S.179

Irina Takala

*Chargée de cours à l'Université d'État de
Petrozavodsk, Russie*



Carélie : zone de contact ou barrière culturelle ?

*Le rôle de la Finlande et de la Carélie
dans les relations culturelles russo-
européennes du XVIII^e au XXI^e siècle*

À quel point la Russie fait-elle véritablement partie de l'Europe ? Que signifie pour elle le problème de l'identité culturelle européenne ? Comment définit-elle sa propre identité et quelle place occupe-t-elle au sein du dialogue culturel ? Nombreux sont ceux à se poser ces questions aujourd'hui. Les récents événements politiques ont ranimé l'intérêt de la société russe pour les débats du XIX^e et du début du XX^e siècle : discussions entre slavophiles et occidentalistes, conceptions diverses de « l'idée russe »¹, ou encore doctrines eurasiatiques.

Rappelons ce qui a précédé l'apparition de ces débats. On estime généralement que la longue période durant laquelle la Russie a construit son identité commence avec les réformes de Pierre le Grand, qui a incontestablement tourné le pays vers l'Europe. Toutefois, pendant presque tout le XVIII^e siècle, ni les intellectuels russes ni les observateurs d'Europe occidentale n'étaient enclins à reconnaître une destinée propre à la Russie, une mission

particulière qui lui aurait été confiée. Au contraire, la société européenne, elle, soutenait entièrement l'existence de cette mission, au même titre que d'autres, et avançait l'idée (avec parfois une certaine ironie, il faut le reconnaître) que la Russie était désormais membre légitime de tous les processus historiques dont l'avenir du monde dépendait. L'autorité de Pierre le Grand était indéniable : il était presque considéré comme le plus grand souverain européen des temps nouveaux. Mis à part le scepticisme de quelques penseurs européens tels que Rousseau, nombreux étaient ceux qui se représentaient la Russie à la manière de Voltaire et voyaient donc en elle un État, certes jeune, mais faisant malgré tout partie de l'Europe.

Les choses changent en revanche dans l'Europe postnapoléonienne. En raison du dynamisme politique de l'Empire russe de plus en plus puissant et des critiques grandissantes envers la civilisation européenne à l'agonie (cette idée existait déjà bien avant Oswald Spengler), la Russie se retrouve également au cœur des grandes prévisions et prophéties philosophico-historiques. En réalité, c'est en Occident que sont apparues, au début du XIX^e siècle, les premières hypothèses reposant sur l'existence d'un destin propre à sa voisine de l'Est, aspirant si ardemment à faire partie de l'Europe. Prêtant une oreille attentive aux divergences d'opinions à leur sujet, les intellectuels russes prirent aussitôt part au débat : à l'Europe « malade et sans foi », comme la qualifiaient les slavophiles, fut opposé le monde slave orthodoxe, Russie en tête.

Tout au long de l'opposition idéologique et politique qui a suivi, aucun des deux camps n'a cédé. Le XX^e siècle, avec ses nouvelles idées et ambitions politiques, ne fit que renforcer ce bras de fer. Le XXI^e siècle ne promet pas non plus d'amélioration pour l'instant, mais semble

plutôt augurer un retour au XIX^e siècle et à ses théories sur la menace russe, dont la Russie est elle-même la source, ainsi qu'aux prophéties du style de celles de Nikolai Danilevski : selon lui, ni la constitution ni le parlement en Russie « ne pourront jamais avoir d'autre soutien que celui de la volonté du tsar qu'ils se doivent de limiter », et ces institutions ne peuvent donc être « qu'une mystification, une comédie ».

Pourtant, je continue d'espérer que l'idée selon laquelle la culture russe fait partie d'une seule grande culture européenne tout en conservant son caractère unique triomphera des autres... Mais revenons à notre sujet.

Les réflexions et les débats au sujet de l'antagonisme entre les mondes slave et romano-germanique prennent rarement en compte les processus d'interaction et de métissage des cultures, ainsi que les « zones de contact » (ou périphéries) dans lesquelles ces phénomènes se produisent avant tout. Par « zone de contact », nous désignons toute zone frontalière où se confrontent et s'entremêlent différentes cultures. D'un point de vue culturel, la notion de frontière a plusieurs significations : c'est un lieu qui abrite des échanges culturels plus intenses qu'ailleurs, mais c'est dans le même temps un cloisonnement, une zone dans laquelle on rejette résolument (brutalement) « l'autre » (D.Likhatchev).

En fonction de ce qui prévaut, la tendance à s'ouvrir à d'autres cultures ou à s'en isoler, cette frontière peut soit jouer le rôle de vecteur, d'émetteur de nouvelles impulsions permettant aux cultures de se métisser et d'évoluer ; soit jouer le rôle de tampon, de cordon de sécurité, de zone d'isolement, accentuant ainsi le séparatisme et le conservatisme culturels. De plus, les zones de contact peuvent parfois revêtir un caractère particulier, comme nous pouvons le remarquer dans

le cas de la frontière finno-carélienne. En effet, le monde finno-ougrien, qui était devenu une sorte de zone tampon entre l'Ouest et l'Est, s'est retrouvé divisé culturellement après plusieurs siècles de guerre entre la Russie et la Suède, tout en conservant son identité pleinement établie.

Rappelons que la Carélie, située de part et d'autre de la frontière entre la Finlande et la Russie, est l'une de ces nombreuses régions frontalières d'Europe qui ont souvent fait office de pomme de discorde entre États. En 1323, les Caréliens furent séparés et devinrent pour la première fois sujets de deux États différents, lorsque la Suède et Novgorod divisèrent leur territoire. À dater de ce jour et pendant plusieurs siècles, la Carélie finlandaise fut séparée de la Carélie russe par une frontière, dont le tracé fut modifié neuf fois en tout.

Cette frontière, sous ses nombreux aspects, est restée un élément important, sinon primordial, dans la construction de la région et de son identité. Pour la Finlande, les relations avec ses voisins de l'Est ont toujours été un facteur constitutif de son européanité et de sa « finlandité ». Pour la Carélie orientale, cette confrontation était un élément accentuant l'importance de son rôle d'avant-poste à la frontière de l'État russe, d'abord pour défendre l'orthodoxie, ensuite pour défendre le socialisme au xx^e siècle. De plus, même de 1809 à 1917, lorsque la Finlande devint partie intégrante de l'Empire russe, réunissant ainsi tout le territoire de la Carélie au sein de l'empire, la frontière entre le Grand-Duché et la Carélie russe n'a néanmoins jamais cessé d'exister, tant sur le plan administratif que culturel et psychologique.

Remarquons également que le métissage et l'enrichissement mutuel des cultures sont dans ce cas-ci évidents : la Carélie occidentale, à l'instar de la Carélie

orientale, appartenait en effet au monde orthodoxe. Par ailleurs, la Carélie russe possède certains principes caractéristiques de la culture européenne, tels que l'ouverture aux cultures étrangères et la liberté de s'exprimer en tant qu'individu. En outre, le *Kalevala*² est le phénomène le plus célèbre de l'expression d'un espace culturel commun au XIX^e. La « présence » de la Carélie russe est incontestable dans la construction de l'identité nationale finlandaise et s'est notamment manifestée par un mouvement idéologico-culturel, le carélianisme³.

Sans entrer dans les détails de l'histoire, je dégagerais quatre étapes fondamentales dans ce dialogue culturel transfrontalier, qui se déroule bilatéralement de Périphérie à Périphérie. Ce dialogue, qui s'est souvent développé non pas grâce à, mais malgré la politique des autorités des deux États, a contribué à entretenir des contacts culturels entre la Russie et le monde occidental.

Première étape : création du dialogue

Cette étape s'est déroulée durant presque tout le xviii^e siècle, qui fut le dernier durant lequel la Russie et la Suède s'affrontèrent pour les territoires frontaliers.

C'est à la fin de la grande guerre du Nord, puis de la « guerre des chapeaux⁴ », que la zone de contact russo-européenne s'élargit. La naissance de l'Empire de Saint-Pétersbourg et du gouvernement de Vyborg sur la frontière nord-ouest, outre son apport politique, stimula le développement rapide de zones économique-commerciales et culturelles considérables, grâce auxquelles la Russie et l'Europe purent nouer le dialogue.

Le Siècle des lumières donna naissance à un nouveau genre de contacts culturels : les liens entre scientifiques russes et européens. La zone frontalière finno-carélienne acquit petit à petit son propre

visage et prit part au dialogue culturel entre l'Est et l'Ouest, comme en témoignaient les relations de l'université de Turku avec l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg ou la confédération d'Anjala⁵.

Deuxième étape : développement du dialogue

Ce développement eut lieu au XIX^e siècle, alors que les confins nord-ouest de l'Empire russe, le grand-duché de Finlande et la Carélie orientale, jouaient déjà, dans bien des domaines, un rôle majeur de passerelle via laquelle s'échangeaient (non sans conflit parfois) les valeurs propres aux cultures de Russie et d'Europe occidentale.

Outre le phénomène de Saint-Petersbourg et les migrations massives d'un côté à l'autre de la frontière, l'activité des colporteurs de Carélie devint une forme majeure d'interaction transfrontalière dans la région. Cette activité est également propice à l'enrichissement mutuel des cultures sous toutes leurs formes : langue, coutumes, pratiques culturelles. Si la communication fut facilitée par la proximité linguistique de la population finno-ougrienne de la région, il s'agit véritablement d'un dialogue culturel entre la Russie et l'Europe. On associait les habitudes des colporteurs caréliens moins à la Finlande qu'à la Russie, on les appelait d'ailleurs en finnois *laukkuryssä* (*laukku* = sac ; *ryssä* = Russe).

Bien entendu, le contexte défavorable des nombreuses guerres entre la Russie et la Suède a influencé la formation de conceptions et de stéréotypes réciproques. Cependant, il ne s'agit ici que de la représentation contradictoire du Voisin comme l'Autre/l'Étranger. Il suffit de se rappeler que les Caréliens eux-mêmes associaient fréquemment les Finlandais aux Suédois, *Ruočči* en langue carélienne, et que « chardon » se disait

Ruoččiheinä, littéralement « herbe de Suède » ; cela n'a pourtant pas empêché un dialogue culturel intense. Comme on le sait, à la fin du XIX^e siècle, la Finlande est devenue le chef de file de la culture politique occidentale aux yeux des libéraux russes.

Troisième étape : majeure partie du XX^e siècle

Dans cette étape, on peut distinguer différentes périodes qui ont joué des rôles parfois diamétralement opposés et qui, en elles-mêmes, sont assez paradoxales.

Au début du siècle, la région se transforme une nouvelle fois en arène où les différentes forces en action s'opposent violemment. Une nouvelle frontière est alors tracée entre la Finlande indépendante et la Russie soviétique. Au début des années 1930, cette frontière cesse d'être invisible et finit par être définitivement fermée, devenant un mur infranchissable entre les nouveaux mondes. Toutefois, dans le même temps, la République socialiste de Carélie est bâtie par des représentants de la culture européenne et ce facteur finlandais sera détectable encore longtemps dans la Carélie russe.

Dans le monde d'après-guerre, la Finlande devient une « fenêtre sur l'Europe » pour le citoyen soviétique, et ce de diverses manières (tourisme, liens familiaux, échanges régionaux), ce qui définira la relation particulière entre la Finlande et l'Union soviétique après 1948.

Quatrième étape : Russie postsoviétique et Europe

Une fois de plus, les rôles de la Finlande et de la Carélie se modifient quelque peu au sein de la communication interculturelle entre le monde slave et occidental.

D'une part, la Finlande est une porte vers l'Europe, notamment pour des milliers d'émigrants de Russie. D'autre part, c'est une province européenne qui

s'ouvre à nouveau sur le dialogue culturel entre la Russie et l'Europe. La Carélie, avec la perte d'une partie considérable de sa population finno-ougrienne, retrouve de plus en plus le visage d'une province russe ordinaire, et abandonne cette couleur culturelle européenne qui lui était propre jusque dans les années 1980.

Aujourd'hui, la Finlande et la Carélie continuent sinon d'intensifier, tout au moins de maintenir leurs interactions de manière bilatérale, bien qu'elles acquièrent à nouveau toutes deux le statut de périphéries culturelles sans grande influence sur le dialogue entre la Russie et l'Europe. Il n'est cependant pas à exclure que les événements récents nous renvoient à nouveau au temps de la guerre froide, et donc au renforcement du rôle de la frontière finno-carélienne dans les relations de la Russie avec le reste du monde. Il existe encore d'autres scénarios possibles, bien plus sombres. Cependant, détruire l'identité régionale qui s'est imprégnée de la spécificité des cultures d'Europe occidentale et orientale ne sera pas chose aisée.

¹ Notion philosophique introduite par le penseur russe Dmitri Soloviov au XIX^e siècle, qui fait référence à l'interprétation de l'identité, de la culture et du destin de la Russie.

² N.D.T. Le *Kalevala* est une épopée composée au XIX^e siècle sur la base de poésies populaires de la mythologie finnoise transmises oralement. Cette œuvre a été composée à partir de poèmes issus des campagnes finlandaises et notamment de Carélie.

³ N.D.T. Le carélianisme est un mouvement culturel de la fin du XIX^e siècle dans le Grand-duché de Finlande, qui tend à diffuser une vision romantique de la Carélie.

⁴ N.D.T. Guerre entre la Russie et la Suède (1741-1743).

⁵ N.D.T. Du nom d'une ancienne municipalité de Finlande. Groupe réunissant des officiers finlandais prônant la signature d'un traité de paix entre la Finlande et la Russie (fin du XVIII^e siècle).

Bibliographie

Bagno V. *K istorii idei na Zapade* : « *Rousskaïa ideïa* », Toronto Slavic Quarterly, http://sites.utoronto.ca/tsq/12_bagno12.shtml

Danilevski N. *Gore pobediteliam*, Moscou, 1998.

Likhatchev D. *Izbrannye troudy po rousskoï i mirovoï koultoure*, Saint-Pétersbourg, 2006.

Solomechtch I. *Torgovlia i koultoura // De Urbe Uloa*, 2008, Oulu, 2009, pp. 34–36.

Traduit par Faustine Body,
Céline Curvers, Maxence De Mey,
Lola Decamps, Tiffany Jandrain,
Olivia Kläy, Alexandra Logeot,
Sophie Paquet, Christophe Scoufflaire,
Lesja Trybukhovska,
Margaux Van't Westeinde et
Marisa Verfaillie
sous la rédaction de Anne Delizée,
Département de russe de la Faculté
de Traduction et d'Interprétation –
Ecole d'Interprètes Internationaux,
Université de Mons

Aleksandra Svinina



Aleksandra Svinina est réalisatrice de films documentaires et membre d'un groupe qui a pour but de populariser l'œuvre de Marina Tsvetaeva en France

Le film documentaire

Elégie de Paris : Marina Tsvetaeva

L Le travail sur notre film est terminé depuis cinq ans et il est désormais possible de réfléchir sur ses prémisses.

La vie de Tsvetaeva et de sa famille en France était un aspect de sa biographie assez peu connu pour le lecteur russe. Notre objectif principal était de partager avec un public élargi l'originalité du séjour de la poétesse en France. Les éléments matériels en étaient auparavant inexplorés. J'espérais que ces nouveaux éclairages éveilleraient l'intérêt des spectateurs et apporteraient une contribution intéressante à l'héritage littéraire de Marina Tsvetaeva.

Cependant, au cours des recherches préliminaires, les précieux vestiges biographiques que constituent les appartements loués par la famille Efron en banlieue parisienne, conservés presque intacts, ainsi que leurs lieux de promenades préférés, associés à des indications éloquentes tirés des œuvres épistolaires de la poétesse, ont déterminé et modifié la trame de notre film d'une manière inattendue. On peut en définir le déroulement en s'appuyant sur la règle des trois unités de Boileau. On sait bien que d'ordinaire un film documentaire n'a pas de structure dramatique. Cependant, la valeur artistique du matériau biographique nous a, en fait, incités à suivre une apparente spontanéité et à reproduire une forme de dramaturgie créée par la vie elle-même. L'existence de la poétesse répondait effectivement à la règle d'unité de temps et d'espace, tandis que son œuvre obéissait à la règle de l'unité d'action.

Ainsi, les parallélismes entre les éléments biographiques et la création

artistique d'une période choisie et une tentative d'en caractériser une certaine loi interne ont constitué l'objectif principal de ce travail cinématographique. C'est pourquoi le film, conçu selon la chronologie, semble acquérir sa vitalité au moment de l'arrivée de Tsvetaeva en France et la perdre au moment du départ de la poétesse pour Saint-Pétersbourg (Leningrad) et Moscou. Cette vitalité était un héritage de l'épisode pragois et une anticipation de la période soviétique. Tout comme chaque être humain à chaque instant de sa vie porte en lui même une trace de son passé ainsi que son avenir potentiel, de même la période parisienne de Marina Tsvetaeva occupe une place légitime et particulièrement importante dans la vie et l'œuvre de la poétesse. Notre tâche se réduisait donc à un examen le plus attentif possible d'un laps de temps nettement déterminé, devenu ainsi unique, avec un début et une fin bien délimités.

Marina Tsvetaeva est arrivée en France le 1^{er} novembre 1925, âgée de 33 ans. A ce moment-là elle est une femme mûrie par l'expérience de la vie, elle a partagé avec tant de gens les graves épreuves historiques de la Russie. Elle est déjà un créateur du verbe reconnu, elle a déjà une véritable biographie de créateur. Ceux qui connaissent, même dans les grandes lignes, le déroulement de ces quatorze années en France, comprennent bien que cette période a été marquée par une métamorphose profonde de la vie et de l'œuvre de Marina Tsvetaeva.

Toutefois la nature de cette métamorphose n'est pas facile à saisir. On peut supposer que ceux qui lisent et étudient son œuvre risquent même d'être involontairement surpris par l'apparition d'un mystère.

On ne peut ignorer ce sentiment, tout comme il est difficile à expliquer si l'on ne s'appuie que sur les éléments historiques,

biographiques et artistiques, à cause de leur complexité et de leur ambiguïté. Au bout de plusieurs années d'un travail préliminaire sur la trame cinématographique dans laquelle chaque élément-question recevait une réponse, souvent insatisfaisante, il m'a paru évident que le pressentiment du mystère était au centre de ma tâche. Désormais l'espoir de décrire ce phénomène, prenant en considération l'impossibilité de l'épuiser, est devenu l'objectif principal de notre travail. Ainsi, l'inexplicable pressentiment de ce mystère est devenu une présupposée naturelle au genre élégiaque, comme si le genre élégiaque permettait de révéler et d'expliquer ce mystère plus facilement. Mûs par ce pressentiment, nous nous sommes efforcés d'utiliser

**ÉLÉGIE DE PARIS:
MARINA TSVETAeva**

Un film documentaire écrit et réalisé par Aleksandra Svinina



Projections / débats à Meudon, Clamart, Vanves

- Vendredi 27 septembre à 19 h.
- Centre d'Art et de Culture, Institut des Nations Unies, 100 rue MISTOU, 92000 CLAMART, France
www.cla-art.com
- Samedi 18 septembre 2010 à 20 h.
- Théâtre de Vanves, 11 rue du Général de Gaulle, 92000 VANVES
www.ato.vanves.fr
Magazine Vanves Infos

• L'information sur la projection / débat à CLAMART sur www.cla-art.com et dans le magazine « Clamart Infos »

www.meudon.fr
www.vanves.com
www.info.vanves.com

Principal Conseiller scientifique
Madame Véronique Jaksy
Professeur émérite de l'Université de Paris IV Sorbonne

Ministère de la Culture de Russie
SAEL "SM-FILM"

Journées Européennes du Patrimoine 2010
L'Année France-Russie 2010



Entrée libre

tous les procédés d'expression possibles, pour concevoir l'essentiel de ce mystère qui, malgré toutes les tentatives d'analyse, demeure difficile à embrasser.

Marina Tsvetaeva est arrivée à Paris au moment où l'être humain entre dans la deuxième moitié de sa vie. Selon les difficultés que notre destin nous réserve, il devient évident à l'instar de beaucoup de gens, que la jeunesse fait place au mûrissement. Lui sont échues toutes les épreuves qui rapprochent le moment de l'épanouissement de la vie intérieure et qui ouvrent le chemin naturel d'avancée selon des lois qui lui sont propres.

Cependant, ces métamorphoses subtiles dont, semble-t-il, chaque lecteur peut remarquer la présence, ont précisément coïncidé avec la période parisienne, c'est-à-dire à la deuxième partie de sa vie. En cela Marina Tsvetaeva partage l'expérience d'un grand nombre de personnes. On peut dire qu'au faîte de la vie, l'ensemble des quatorze ans passés à Paris constitue une épreuve complexe d'acquisition de profondeur spirituelle. En cette période unique du destin humain le caractère exceptionnel du verbe poétique se marie avec la nécessité absolue de l'exprimer. Le continuum de ces quatorze ans, leur entité et leur sens profond nous ont marqués à tel point que nous avons le sentiment que la vie même avait donné à l'être humain et au poète la possibilité temporelle et spatiale de toucher à son mystère.

Pour ces raisons, il devient possible de parler de la synchronisation entre la vie du poète et son œuvre devenant de plus en plus complexe et introspective d'un point de vue philosophique. Au milieu des années 1930 cette tendance a cédé la place au caractère rétrospectif de sa prose, ce qui peut s'expliquer par la nécessité d'une personne d'âge mûr à interroger sa vie passée. On connaît les

épreuves qui ont été celles de la famille Tsvetaeva-Efron après le retour à Moscou de Marina Ivanovna et de son fils Gueorgui, alors âgé de 14 ans. La vie de la poétesse c'est achevée deux ans et deux mois après la fin de la période française dont nous parlons dans notre film. Ainsi, cette partie de sa vie est devenue le germe de la partie finale. La période de l'épanouissement constitue le déclin, formant ensemble un phénomène très composite.

Aujourd'hui, 5 ans après la fin de notre travail cinématographique, je voudrais dire que ce matériau poétique et biographique complexe et contradictoire révèle et exprime une expérience humaine qui surpasse bien la mienne. C'est ce qui constitue, d'une part, un danger dont j'ai pris le risque en considération et dont j'assume le caractère menaçant. D'autre part, j'oserais affirmer, que pour moi et pour les gens de ma génération, le contact avec un tel matériau a une signification profondément personnelle : nous ne pourrions le comparer qu'avec l'empreinte laissée par des rencontres exceptionnelles qui nous sont échues au cours de notre vie. En outre, je suis persuadée qu'une telle tâche est impossible à accomplir sans une participation et une implication personnelle de gens, dont l'expérience vécue peut aider à aborder ce phénomène. Pour moi ce rôle a été joué par mon professeur et mon amie, Véronique Lossky, grâce à qui ce travail a vu le jour. J'espère que mes intentions seront claires aux yeux de nos spectateurs.

Paris

La classe de Boris
Constantinovitch
à Yambol
(collection privée)



Lydie Augé

une petite fille de cosaque

***Boris
Constantinovitch :
itinéraire d'un jeune
cosaque,
de Novotcherkassk
à Paris***

Cet article a pour intérêt de raconter un des parcours singuliers des jeunes cosaques du Don et de leur exil à l'étranger. Ils ont dû quitter leur pays suite à la Révolution russe, au début de l'année 1920. Des chercheurs ont commencé à s'intéresser à eux, ce qui fut pour moi d'une très précieuse aide pour essayer de reconstituer ce parcours au plus près possible de la vérité historique. Ce n'est guère facile quand on ne dispose que de très peu d'éléments comme juste quelques archives et photographies. Ce qui suit en quelques pages est l'histoire de mon grand-père, Boris Constantinovitch, cosaque du Don et fier de l'être, jusqu'à sa mort en 1990.

J'espère que ce texte sera intéressant pour les lecteurs ou pour ceux qui, comme moi et ma mère, ont su très peu de choses pendant très longtemps sur ce passé familial. C'est un lent travail au fil des années qui m'a permis de reconstituer cet itinéraire particulier.

Je dédie cet article à ma mère d'abord, à tous ces jeunes cosaques du Don, à leurs familles et leurs descendants... et aussi aux femmes cosaques qui sont trop bien souvent mises dans l'ombre.

Jeunesse en Russie dans la région du Don, 1902 – 1920

Boris Constantinovitch, mon grand-père, était un cosaque du Don de Novotcherkassk.

La littérature russe comporte plusieurs ouvrages sur ces fameux cosaques du Don : Léon Tolstoï et « *Les Cosaques* », Nicolas Gogol et son « *Tarass Boulba* » et le fameux « *Don Paisible* » de Mikhaïl Sholokov. Cette société cosaque était très hiérarchisée et structurée avec ses villes comme Novotcherkassk et ses stanitsas (villages cosaques), mais aussi ses écoles militaires atamanes (chefs cosaques) réservées à l'élite. La ville de Novotcherkassk fut fondée en 1805 par Matvei Platov à qui on doit cette architecture bien particulière, avec ses grandes avenues et ses arcs de triomphe dont un célébrant une victoire sur Napoléon !

Boris Constantinovitch venait donc de la ville de Novotcherkassk où il est né en 1902. Il a grandi là et y reçut une éducation cosaque jusqu'en 1920, moment où il a dû quitter définitivement la Russie sans jamais pouvoir y revenir, ce qui fut la plus grande tristesse de sa vie. Cet arrachement en 1920 à sa terre natale, lui a rendu son exil parfois bien pénible car il avait aussi perdu ce qu'il y a de plus cher à chacun – sa famille. Il partira de Russie sans souvenirs familiaux ou papiers qui lui furent volés au moment du départ.

En effet, il a connu tragédie familiale sur tragédie familiale jusqu'à l'âge de 14 ans.

Tout d'abord, ce fut le décès de son père, l'année de sa naissance, mort dans l'explosion d'une mine de charbon du bassin noir du Don. Il était ingénieur des mines. Plus tard, ce fut le tour de son frère aîné Constantin, qui décéda alors que Boris n'avait que 7 ans, puis survint le décès de sa mère à l'âge de 9 ans. Il sera confié alors à son tuteur et oncle maternel, mais malheureusement, cet oncle décéda alors qu'il n'avait que 14 ans. La suite fut la maltraitance de sa tante par alliance qui n'avait guère envie de se préoccuper de ce neveu et qui lui le fit bien sentir, alors ce fut la fugue, puis l'accueil par son nouveau tuteur et bienfaiteur appelé Monsieur Abramov, directeur de l'école de commerce, qui sut lui apporter un peu de bonheur en lui ouvrant sa bibliothèque. Il ne cessera de lire toute sa vie, même très désargenté, la lecture lui a permis de supporter tout cela et bien plus.

Comme tout jeune cosaque, Boris a reçu une éducation plutôt militaire d'abord au lycée classique Matvei Platov de Novotcherkassk, puis à l'école technique supérieure d'agriculture de 1917 à 1919. Les cours furent vite interrompus malgré sa vocation et sa passion pour la mécanique, qui le poursuivra d'ailleurs toute sa vie, avec les événements de la Révolution russe. Il se retrouva dans l'école militaire de l'Ataman de 1919 à 1922 qu'il terminera en Bulgarie. Il rejoignit donc le régiment des cadets du Don, au moment de la campagne de Crimée et de la guerre civile, dans l'armée du général Piotr Wrangel. Il fit partie de cette campagne de Crimée pour suivre les camarades...

Il participa aussi à la défense de Novotcherkassk le 24 décembre 1919 qu'il mentionne dans ses notes. La suite fut après l'évacuation de Sébastopol et la défaite de Novotcherkassk : l'évacuation par bateau de Novorossisk le 12 mars

1920 où Boris vit pour la dernière fois sa chère Russie. Il sera stationné ensuite, pour un premier temps, sur l'île grecque de Lemnos. Puis ce sera le départ pour la Bulgarie et des années plus tard celui pour la France.

Après l'exécution du Tsar et de sa famille, une partie survivante des Romanov a quitté la Russie presque de façon similaire en passant de Yalta en Crimée, via Constantinople, pour aller à Malte à bord du navire britannique le HMS Marlborough sous la protection de leur garde du corps cosaques de Kouban.¹

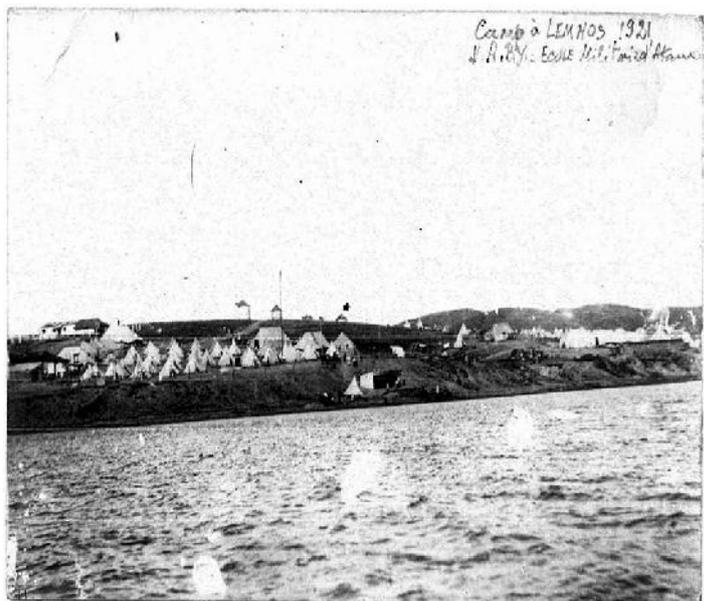
Grèce – « Lemnos – l'île aux cosaques »

Après une attente des jeunes cosaques au large de Constantinople, puis fort probablement d'abord à Tchataldja en Thrace, se fit l'évacuation par bateau, en décembre 1920, sur l'île de Lemnos, isolée au nord de la mer Egée, soit environ 35 000 cosaques du Don et de Kouban donc 26 500 du Don particulièrement.²

Boris et ses camarades y restèrent plus d'une année recevant toujours une éducation militaire atamane mais hébergés dans des camps (voir photo ci-dessous). Les cosaques du Don étaient sous l'égide de l'armée française de l'Orient commandée par le Général Broussaud à partir de novembre 1920. Il a été choisi car considéré comme un slavophile après sa campagne en Serbie mais, selon Bruno Bagni, ses relations avec les officiers russes furent plus que tendues la plupart du temps. Le commandement russe étant assuré par le général Abramov, commandant du corps du Don sur cette île, il supervisait et formait tous ces jeunes cosaques. Ils étaient 450 élèves officiers que l'on continuait à former pour une armée déchuée...

Ces jeunes cosaques, furent ensuite évacués et dispersés en 1921 vers la Serbie, la Bulgarie, la Grèce et la France. Pour Boris Constantinovitch, ce sera d'abord la Bulgarie et ensuite la France. Certains même seront de retour vers la Russie à Odessa et seront considérés comme des traîtres par le général

Camp à Lemnos
(collection privée)



Wrangel, inébranlable dans ses convictions sur le futur de la Russie.

La Croix rouge sera l'organisme en charge pour décider de leur sort. Il semblerait qu'ils furent divisés par catégorie en fonction de leur formation et de leurs études. Mon grand-père avait choisi l'école technique supérieure d'agriculture à Novotcherkassk avant de se retrouver dans l'école militaire atamane, alors il fut décidé qu'il irait avec d'autres camarades poursuivre son éducation et sa formation en Bulgarie, à Yambol d'abord, puis à Sofia, la capitale. La Bulgarie fut généreuse pour accueillir ces milliers de réfugiés russes sur son sol et doit être reconnue pour ce rôle.

La Bulgarie : terre d'accueil

Certains jeunes cosaques du Don arrivèrent en Bulgarie en novembre 1921 à bord d'un bateau qui fait penser à d'autres bateaux de pauvres réfugiés d'aujourd'hui, dans le port de Bourgas au sud-est de la Bulgarie.

Ensuite, ils partirent pour la région de Yambol au sud-est de la Bulgarie, connue pour ses terres fertiles. Ils restèrent là pour une période de deux ans, pour faire partie en premier lieu de l'école militaire atamane de la 3ème compagnie et puis de 1921 à 1923, pour parfaire leur formation de mécanique agricole. C'est le début des grosses machines agricoles, ancêtres de nos moissonneuses-batteuses d'aujourd'hui – si j'en juge les photographies d'époque – et bien sûr, il fallait des mécaniciens expérimentés pour entretenir et réparer ces machines agricoles. Boris Constantinovitch a travaillé en même temps dans des haras de la région, comme il le mentionne dans ses notes. Il est vrai qu'une des réputations célèbres des cosaques est celle d'avoir été des cavaliers hors pair,

certains vivront de cet art plus tard dans des spectacles équestres. Boris Constantinovitch n'a jamais montré un amour particulier pour les chevaux par la suite.

En septembre 1923, ce fut le départ vers Sofia, la capitale de la Bulgarie, pour certainement parfaire son éducation et sa formation de technicien en mécanique de précision, on dirait aujourd'hui d'ingénieur. D'ailleurs j'ai su que l'école de Sofia, où il a étudié, formait il n'y a pas encore si longtemps des ingénieurs. J'ai demandé à une amie bulgare de me traduire les certificats de cette école. En souriant elle m'a dit que son père y avait été formé. Que le monde est petit !

La formation de Boris dura deux ans, il semble qu'ils étaient, lui et ses camarades à ce moment-là, sous la protection de l'YMCA (l'Union des jeunesses chrétiennes mondiales) qui devait certainement les soutenir financièrement. Il terminera son diplôme brillamment et c'est peut-être pour cela qu'il fut choisi pour aller travailler en France. Il avait obtenu un visa de départ valable 6 mois à condition de promettre de ne pas retourner en Russie !

Il quitte la Bulgarie en août 1925.

La France : terre d'asile – la Lorraine et Knutange

Le départ en France de ces jeunes réfugiés cosaques fut certainement bien organisé à l'avance. Mon grand-père arrivé par ses propres moyens, souvent à pied, fut donc placé dans une usine métallurgique de la Lorraine, à Knutange, tout près de Thionville. Cette région devait avoir un énorme besoin de main d'œuvre mais d'autant plus, de main d'œuvre qualifiée. Mon grand-père y travailla comme ajusteur sur les machines. Cette partie de la Lorraine n'est pas des plus

riantes, et cela ne m'étonne pas que Boris décida de ne pas renouveler son contrat à son échéance au bout d'un an, alors que la proposition de renouvellement lui fut faite. Ce sera donc encore un autre départ, mais cette fois pour une destination pour ainsi dire définitive, où il passera une grande partie de sa vie, à part les neuf années en Afrique juste avant et pendant la deuxième guerre mondiale. Cette destination est, bien sûr, Paris. Paris, la ville des lumières qui faisait rêver beaucoup de jeunes étrangers par sa vie culturelle et intellectuelle. Paris rayonnait partout dans le monde à cette époque, certainement encore plus qu'aujourd'hui en tous cas. Les cosaques étaient apparemment plutôt francophiles, peut-être grâce à notre héritage philosophique et révolutionnaire, ou tout simplement à cause de Napoléon ! Rappelez-vous l'arc de triomphe à Novotcherkassk !

Paris 1926

Boris Constantinovitch arriva à Paris en 1926, fin du voyage d'exil commencé presque cinq ans plus tôt lors de son départ de la Russie et de Novotcherkassk. Ce fut donc un long itinéraire pour trouver la liberté, recommencer et construire une vie. A Paris il rencontra l'amour, celui d'une jeune française qui parlait russe, car ayant vécu elle-même en Russie. Ils se marieront et auront trois enfants. La cadette est ma mère. A Paris, tout au début, Boris Constantinovitch a vécu de petits emplois, serveur dans des cafés par exemple, pour étudier la journée et passer son baccalauréat international qu'il réussit et qui lui permit aussi de suivre des cours de mathématiques et de physique à la Sorbonne. Nous sommes en 1927-28. J'ignore s'il était parvenu à obtenir ses diplômes. En tous cas, sa

passion pour la physique ne le quittera jamais non plus...

Après cela, il travailla pendant de nombreuses années dans une manufacture d'orgues à Paris. En 1937, c'est le départ en Afrique, déjà mentionné plus haut, ce qui fut certainement une excellente prémonition, vu les événements sombres de 1939-45 et qui lui aurait valu d'être déporté s'il était resté vivre à Paris ! Les apatrides étaient visés par la Gestapo et par le régime de Vichy. Le Mémorial des Martyrs de la Déportation à Paris, inauguré en 1962 par le général de Gaulle, juste derrière le chevet de Notre-Dame, rend hommage à tous les persécutés du régime nazi, comme certaines catégories de déportés souvent oubliées de l'histoire : les apatrides, les tziganes ou les homosexuels.

Boris reviendra en Europe en 1946, à Paris encore une fois, avec sa petite famille. Il terminera sa carrière à la compagnie CSF (compagnie générale de télégraphie sans fil) dans leur bureau de recherches basé à Orsay. Là enfin, toutes ses études de mécanique de précision et sa passion de la physique furent mises à contribution, à bon escient. Enfin il put montrer son réel potentiel d'ingénieur au sens premier du mot : chercher la solution à un problème technique. Il contribua à la mise au point du téléviseur-couleur ! Nous sommes au début des années 1960 et Boris fut très fier d'avoir participé à cette aventure. Il resta en contact avec les ingénieurs français de cette équipe jusqu'à la fin de sa vie. C'était une amitié scientifique qui unissait ces hommes. Il prit sa retraite tôt, pour des raisons de santé, mais voulait aussi se retirer du monde. Il n'aspirait qu'au calme et à la tranquillité après cette vie tourmentée.

L'itinéraire du jeune cosaque se terminera donc en 1990, il trouva auparavant un endroit dans l'Est de la France qui ressemblait à un petit coin de

Russie, semblable à la « Iasnaïa Poliana » de Tolstoï dont il était un immense admirateur. La compagnie des arbres lui suffisait, au désespoir de ma grand-mère qui aspirait à plus de compagnie humaine, comme Sophie Tolstoï. Toutes deux n'eurent guère la vie facile avec le caractère rude et solitaire de leur mari.

La boucle fut presque bouclée en trouvant cet endroit où, l'été, on buvait le thé sous le tilleul avec le samovar sur la table.

C'était ma petite Russie à moi aussi et là-bas est né mon intérêt pour tout ce qui est russe, mais essentiellement pour la littérature et l'art russes.

Merci Boris Constantinovitch,
Diedouchka, de m'avoir fait ce cadeau, tu m'as fait lire Tolstoï, Gogol, Tourguéniev

... Toi, le jeune cosaque de Novotcherkassk, fidèle tout au long de ta vie à cette culture, mais qui aimait profondément la France aussi.

Mai 2015

Notes

¹ A ce sujet, voir Frances Welch, *The Russian court at Sea*, (Londres, Short Books, 2011).

² Voir Bagni Bruno, « Lemnos, l'île aux Cosaques », *Cahiers du monde russe* 1/2009 (Vol 50), pp. 187-230
URL : www.cairn.info/revue-cahiers-du-monde-russe-2009-1-page-187.htm

LA
LA

Lioudmila Loutsevitch

Docteur en philologie, professeur à
l'Institut de Culturologie
et de Linguistique anthropocentriques de
l'Université de Varsovie

Le « ping-pong » de la vie

En Russie, le genre littéraire de la confession est apparu à la fin du XVIII^e siècle et s'est plus largement répandu au cours du XIX^e siècle. À l'époque soviétique, sa popularité s'est amoindrie, pour finalement s'épanouir dans toute sa splendeur après la chute du rideau de fer.

Les œuvres autobiographiques occupent depuis lors une place de choix dans le monde de la création littéraire. Citons par exemple¹ :

- *Les confessions d'un homme en trop* (1990) d'Alexandre Zinoviev ;

- *Ispoved knigotcheïa* (Confessions d'un amateur de livres, 1991) du médiéviste renommé Vadim Rabinovitch ;

- *Izgnanie iz Edema. Ispoved evreïa* (Chassé de l'Eden. Confessions d'un juif, 1994) d'Alexandre Melikhov ;

- *Une Place vraiment Rouge* (1995), repentir littéraire des romanciers à succès issus de l'émigration, Edward Topol et Fridrich Neznansky ;

- *Priznania skandalista* (Confessions d'un homme à scandales, 1999) de l'auteur mythique Victor Toporov ;

Ludmila Kol.
20 ans de création littéraire



- *Ispoved syna nachego veka*
(Confessions d'un enfant du siècle, 2006)
d'Edvard Radzinsky ;

- *Pokaïanie svidetelia, ili Poïski sioujetov v vek tchoumy* (Confessions d'un témoin ou Recherches de sujets en temps de peste, 2010) du cinéaste Leonid Agranovitch ;

- *Ispoved oustavchego grechnika*
(Confessions d'un pécheur fatigué, 2013)
du dramaturge et écrivain Andreï Maksimov ;

- ...

À la fin des années 1990, Ludmila Kol s'est elle aussi tournée vers ce genre littéraire. La première version de son roman *Igra v ping-pong. Ispoved ne-Gueroïni* (Partie de ping-pong. Confessions d'une anti-Héroïne) est d'abord parue en Finlande² avant d'être étoffée et publiée en Russie³. Son dessein littéraire transparait dans ses déclarations, telles que : « Au fond, toutes mes œuvres littéraires sont des fragments de ma vie. La seule différence est ma position : actrice ou observatrice. N'importe quel récit, nouvelle, histoire ou roman peut être considéré comme autobiographique. »⁴ Cette citation est tirée de l'essai de Ludmila Kol *Iz moïei zaroubejnoï avtobiografii* (Fragments de ma vie à l'étranger), précurseur du roman *Svidanie s gueroïem* (Rencontre avec un héros, 2007) et indique que *Partie de ping-pong* est bel et bien un roman autobiographique. Dans celui-ci, l'auteure est tour à tour héroïne, observatrice impliquée, gardienne des traditions familiales, mais aussi analyste et interprète faisant valoir ses propres sentiments et opinions.

Le titre *Partie de ping-pong* renvoie à deux métaphores :

1. *La vie est un jeu*

Cela nous rappelle cette célèbre citation de Shakespeare : « Le monde entier est un théâtre et tous, hommes et femmes, n'en sont que les acteurs. » Cette conception shakespearienne a influencé le roman de Ludmila Kol, qui, quant à elle, compare plutôt la vie à une partie de ping-pong.

2. *Le ping-pong*

Ce jeu tire son nom du bruit que fait la balle en rebondissant sur la table. L'équivalent russe de cette onomatopée a inspiré à Tourgueniev le nom d'un de ses romans, dans lequel il évoque des souvenirs de jeunesse^{5,6}. La jeune héroïne du roman s'est plongée dans la lecture de ses œuvres dès l'âge de neuf ans, et il est devenu l'un de ses auteurs préférés. « Je lisais Tourgueniev et je rêvais » (p. 82). Les amis de Nadia la surnommaient même « la jeune fille à la Tourguéniev » (p. 207).

Revenons-en au titre du livre *Partie de ping-pong*.

Le principe du *ping-pong* est de se renvoyer, à l'aide de raquettes, une petite balle légère de part et d'autre d'une table divisée en deux par un filet. Ces échanges doivent respecter des règles assez strictes dont la moindre violation est sanctionnée. L'espace de jeu se limite à la surface de la table (les dimensions de celle-ci sont très précises : 274 cm de long, 152,5 cm de large et 76 cm de haut) et rien n'empêche la balle de tomber. La partie est également limitée dans le temps : cinq ou sept sets d'une dizaine de minutes chacun pour une durée totale d'une heure et demie. Je ne m'étends pas sur le *ping-pong* par hasard. Il me semble que ce titre reflète la thématique principale du livre, c'est-à-dire, les rythmes de la vie quotidienne : « se lever, se brosser les dents, prendre sa douche, son petit-déjeuner, partir, revenir... » (p. 231). Vers

la fin du livre, le mari de l'anti-Héroïne, irrité, s'exclamera même : « Nous jouions au ping-pong... et tu gagnais toujours » (p. 231). Cependant, comme on le comprend plus tard, l'anti-Héroïne ne remporte pas toujours la partie : « La vie est une simple partie de ping-pong où il faut renvoyer la balle à temps. Alors, tu possèderas une villa avec piscine. Y a-t-il quelque chose de plus important ? C'est l'objectif ultime des efforts incessants de tout être humain ! Il semble que l'anti-Héroïne ait perdu la partie » (p. 290-291).

Ce titre ne se contente pas de refléter la thématique du livre, il en incarne les fondements conceptuels eux-mêmes. Dans ce roman, le *ping-pong* n'illustre pas seulement la répétition quotidienne, mais également l'éternel cycle de la vie : la vie et la mort, l'amour et la haine, les victoires et les défaites, les départs et les arrivées, les rencontres et les séparations. Lors d'un match de ping-pong, les pongistes changent constamment de position : ils refusent, acceptent, donnent, reprennent, attaquent, se défendent... Il semblerait pourtant qu'à la fin du match, ils soient tous vaincus puisque le temps est écoulé et qu'il n'est plus possible de renvoyer la balle.

Je souhaiterais souligner que le *motif du jeu* est le thème en filigrane dans tout le roman. Tout est lié ! Si dans la première partie du récit, les jeux d'enfants s'y réfèrent, en revanche, dans la seconde, il s'agit plutôt d'une mise en abyme théâtrale et de l'hypocrisie des adultes. L'une des dernières répliques du roman fait un clin d'œil à Shakespeare : « Voilà, la scène est déserte, les acteurs sont partis, il ne reste que les décors laissés à l'abandon » (p. 297).

Nadejda Lapteva (Nadia), qui prendra ensuite le nom de Nikitina, est le personnage principal. Dans la première partie du roman, elle est l'auteur d'un

journal intime, tandis que dans la seconde, elle incarne l'anti-Héroïne, une écrivaine à succès qui vit hors de Russie, personnage qu'elle a elle-même créé. Le temps est un autre personnage emblématique : comme dans toute œuvre, celui-ci est inextricablement lié à l'espace. Pour définir cette unité, Mikhaïl Bakhtine a introduit le concept de *chronotope* artistique : « Le temps se condense, se resserre et devient tangible sur le plan littéraire. L'espace s'intensifie et est aspiré dans la spirale du temps, du sujet, de l'histoire. Les signes du temps éclosent dans l'espace et l'espace est interprété et mesuré à l'aune du temps. »⁷ Cette unité chronotopique est révélée dans la structure du texte. Le contenu du roman est divisé en deux parties. La première correspond aux quelques décennies qui relient la fin de la guerre à la perestroïka, autrement dit, durant la période soviétique. La seconde concerne les années perestroïka, ou le commencement de la période postsoviétique. La narratrice fait continuellement des allers et retours (principe du *ping-pong*) entre ces deux époques.

La notion d'espace correspond, quant à elle, à la zone géographique de l'Union soviétique dans la première partie, et à celles des pays en développement et de l'Europe dans la seconde.

La première partie est presque exclusivement consacrée à la description de l'enfance de Nadia. Cette fameuse enfance, période la plus importante sur le plan axiologique dans la vie de notre héroïne. En grandissant, elle a trouvé sa vocation et a commencé à rédiger « des textes... ne sachant pas encore ce qui en sortirait » (p. 252). Mais elle était convaincue depuis le début que « raconter sa vie, et particulièrement son enfance, rend toute œuvre meilleure et plus authentique » (p. 254). La perception de

enfance s'accompagne constamment de l'évaluatif : « Elle a eu une belle enfance » (p. 254). Cela s'inscrit dans le mythe traditionnel russe de l'enfance dorée, même si la jeune héroïne n'a pas vécu dans des conditions hors du commun. Bien au contraire, elle a connu des moments difficiles, comme la majorité des familles moscovites durant l'après-guerre. Cependant, ce qui importe ici, c'est l'atmosphère dans laquelle a grandi Nadia : celle où des enfants joyeux découvrent la vie. Notre héroïne a habité une pièce de 12m² dans un appartement communautaire jusqu'à ses 6 ans : « La vie entière se déroulait dans cette pièce... elle ne traversait l'appartement communautaire que pour s'y enfermer à double tour » (p. 9). « Pour moi, notre appartement... illustre la vie normale ; je n'avais rien vécu d'autre » (p. 11). L'agencement de cet appartement communautaire est vraiment particulier, il pourrait même faire l'objet d'une étude ultérieure. Chaque époque a laissé ses traces dans l'organisation de la vie quotidienne. Par ailleurs, les adultes et les enfants perçoivent le quotidien de manière différente : « Ce qui est vu par les adultes comme une insoutenable tragédie est souvent perçu par les enfants comme un jeu amusant » (p. 11). Tous les ingrédients étaient réunis pour faire revivre l'exceptionnel esprit de l'époque.

Dans un premier temps, notre jeune héroïne est limitée à « l'espace familial » : d'abord la chambre, puis l'appartement communautaire et, plus tard, le deux-pièces. Dès l'enfance, elle a commencé à voyager à travers l'Union soviétique pour rendre visite à ses proches. L'été, la famille se rendait « en Ukraine, parce que papy et mamy avaient une maison à Soumy » (p. 19). Pour y arriver, elle passait soit par la ville de Konotop, de Belgorod ou de Kharkiv. La maison de

Soumy était tout le contraire du « minuscule appartement de Moscou » (p. 22). Il ne s'agissait pas seulement d'une belle maison, mais bien d'une authentique propriété dont la terrasse parcourait les quatre façades, et d'un mystérieux jardin ombragé. Elle disposait de « hautes portes à doubles battants ornées de poignées en laiton », ainsi que d'un « poêle en faïence blanche », d'un étrange « thermomètre de Réaumur à vif-argent » et de « chaises en bois à dossier cintré » (p. 22). Portraits et peintures étaient accrochés aux murs ; sur l'un d'eux, un village enneigé s'endormait à la lueur des flammes qui réchauffaient les maisonnettes, tandis que sur un autre apparaissait au loin un « château gris-bleu » sur « fond azur du lac et du ciel » (p. 23).

Dans cette maison, « quelque chose de magique et de féerique » (p. 23) se réveillait dans l'âme de la petite héroïne, bien que personne ne lui lise rien de tel là-bas. Toutes ses histoires, souvent tristes (« La reine portait toujours un masque de tristesse et pleurait souvent » [p. 17]), étaient restées à Moscou avec sa mamy Nina. Le destin de sa mamy était, lui aussi, très triste. Les récits de Soumy n'étaient pas des contes de fées, mais de vraies histoires sur l'amour inconditionnel de Procha et Moura (ses grands-parents) dont des lettres et mots d'amour étaient la preuve irréfutable (p. 31). Dans la mémoire de la petite fille sont gravées de très vives impressions de la maison en Ukraine, ainsi que des voyages et des villes qu'elle a visitées : Soumy est une ville « propre, aux rues baignées de lumière » (p. 19), Kharkiv est « harmonieuse... il y règne une tranquillité absolue... [...] nous flânions dans les rues » (p. 21). Dans la mémoire de l'héroïne, la Moscou de l'époque c'est : le « métro... le Kremlin... les trolleybus-autobus-tramways » (p. 33).

Peu à peu, un nouvel espace s'est ajouté à celui de son quotidien : l'école. Cette dernière était un bâtiment à trois étages qui abritait une magnifique bibliothèque, des laboratoires de biologie, de chimie, de physique et même un atelier de dessin, ainsi qu'un bureau de gestion de services rendus par les élèves à la collectivité. Et bien que située dans la banlieue de Moscou, près de la Petite Ceinture ferroviaire (p. 60), l'école perpétuait les bonnes vieilles traditions.

À noter : le kolkhoze « Smytchka », délimité par une palissade verte, était situé tout près d'immeubles moscovites. Une vie à part se déroulait à l'intérieur de cette enceinte, indépendante de la vie de la capitale.

Moscou, ainsi que ses *topoi* (Tcheriomouchki, Kountsevo) et *loci* (les magasins, la bibliothèque pour enfants, le théâtre Bolchoï, l'exposition industrielle pansoviétique, le hall Gueorguievski du Kremlin...) constituent la toile de fond du récit. Cependant, les valeurs essentielles qui ont éclairé l'enfance de l'héroïne sont liées à ses voyages dans le Sud : l'Ukraine y est dépeinte comme ensoleillée, calme, enchanteuse, tandis que Moscou est plutôt décrite comme froide, dynamique et réaliste.

Plus tard, l'héroïne va découvrir de « nouveaux espaces » grâce à de nouvelles possibilités de voyages offertes par ses études universitaires. Par exemple, son excursion universitaire dans un village russe qui a miraculeusement conservé son folklore et son dialecte, ou encore ses voyages dans les anciens pays satellites de l'Union soviétique, tels que la Hongrie, la Tchécoslovaquie ou la Pologne grâce aux programmes d'échanges entre étudiants soviétiques (p. 123). Le principe du *ping-pong* est toujours d'application : départ-arrivée, rencontre-séparation, passé-présent...

Dans la seconde partie, l'auteur se concentre sur cette femme hors du commun enfermée dans une bulle de solitude. Parallèlement à l'espace de l'Union soviétique, d'autres se dessinent : Copenhague, un pays « en voie de développement » (p. 145), ou encore la France (p. 159). Dans cette partie du roman, elle dépeint avec beaucoup d'amertume et de sarcasme les changements radicaux de la vie en Russie au début de la perestroïka, et comment ses compatriotes se sont efforcés de reconstruire leur vie à l'étranger. Liberté de circulation ne signifie pas forcément liberté intérieure.

Ainsi, le roman est une table où se joue une partie de « ping-pong confessionnel », c'est-à-dire l'espace de la mémoire où le passé et le présent d'une famille et d'un pays, avec ses *topoi* et *loci* géographiques et culturels, sont constamment en interaction dialogique. Cependant, il s'agit seulement d'une des perspectives du roman. L'autre ouvre une fenêtre sur l'histoire, la politique, le pouvoir et la culture avant, pendant et après l'époque soviétique en tant que phénomène sociologique des plus complexes qui, dès son apparition, a engendré des modèles comportementaux et une hiérarchie axiologique, ce qui mériterait de faire l'objet d'autres études.

Toutes les citations accompagnées d'un numéro de page sont tirées de l'édition suivante :

KOL, Ludmila. *Igra v ping-pong. Ispoved ne-Gueroïni*. (Partie de ping-pong. Confessions d'une anti-Héroïne.), Saint-Pétersbourg, Aletheia, 2011, 305 p.

¹ Les dates mentionnées sont celles de la parution des œuvres en russe.

² KOL, Ludmila. *Igra v ping-pong. Ispoved ne-Gueroïni*. (Partie de ping-pong. Confessions d'une anti-Héroïne.), Helsinki, Nord Print, 1999, 152 p.

³ KOL, Ludmila. *Igra v ping-pong. Ispoved ne-Gueroïni*. (Partie de ping-pong. Confessions d'une anti-Héroïne.), Saint-Pétersbourg, Aletheia, 2011, 305 p.

⁴ KOL, Ludmila. *Svidanie s gueroïem : roman-triptikh*. (Rencontre avec un héros : trilogie), Saint-Pétersbourg, Aletheia, 2007, p. 5

⁵ TOURGUENIEV, Ivan. Recueil en 12 tomes, tome n°8, Moscou, Khoudojestvennaïa literatoura, 1978, p. 489

⁶ NDT : Si le titre de la version française est *Toc ? Toc ? Toc !*, la version originale s'intitule, quant à elle, *Stouk...*

stouk...stouk !... (1870), soit l'équivalent russe de l'onomatopée « ping-pong ».

⁷ BAKHTINE, Mikhaïl. *Voprocy literatoury i estetiki. Issledovania raznykh let*. (Questions de littérature et d'esthétique. Études menées sur plusieurs années.), Moscou, Khoudojestvennaïa literatoura, 1975, p. 235

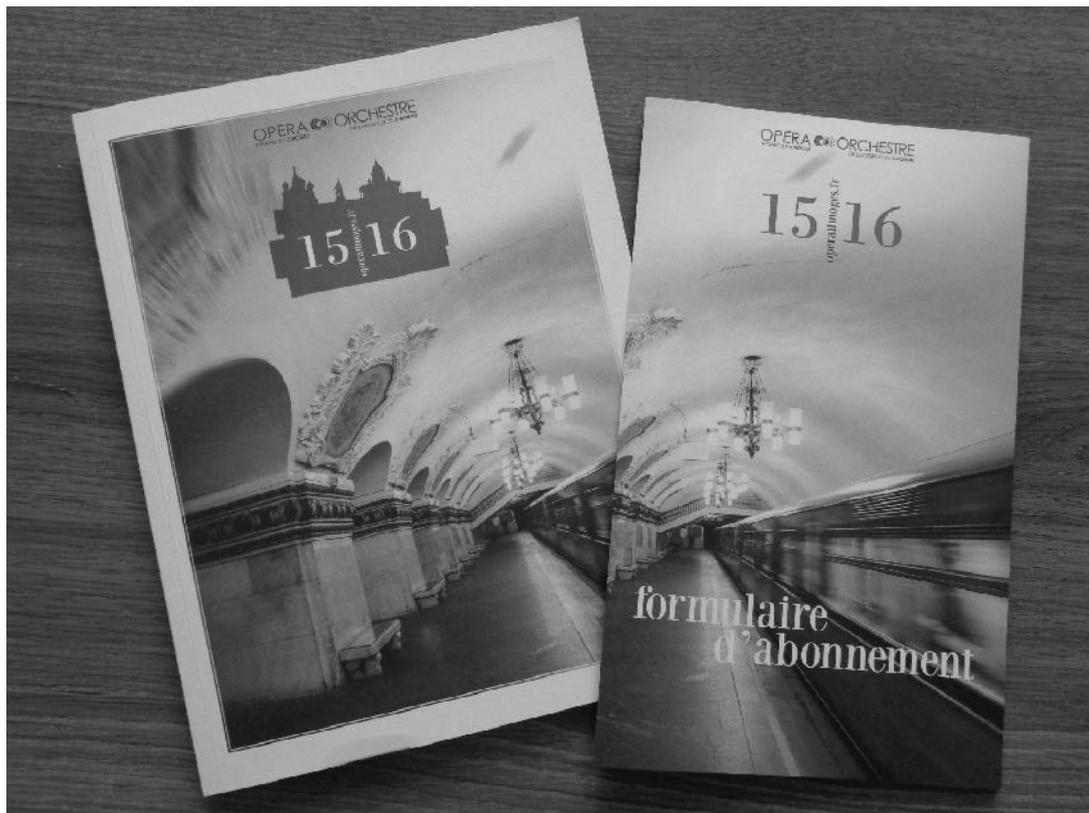
Traduit par Elodie Broze et Anne-Sophie Perez Y Aguilar, révisé par Robin Noël et Chloé Tremblay, sous la rédaction de

Anne Delizée,
Département de russe de la Faculté
de Traduction et d'Interprétation –
Ecole d'Interprètes Internationaux,
Université de Mons

UMONS

**La revue adresse ses remerciements
aux enseignants et étudiants
de la Faculté de Traduction et d'Interprétation
de l'Université de Mons
pour la traduction d'articles et de textes de fiction
ainsi que pour leur soutien lors de la préparation de ce numéro.**





Une riche saison russe à Limoges

A la rentrée 2015–2016 la Russie sera à l'honneur sur la scène culturelle limougeaude.

Avec le Festival russe, l'Opéra de Limoges abordera une thématique très forte et brossera un large panorama de la musique russe, de Tchaïkovski à la scène électro alternative moscovite. Le ballet contemporain « Cendrillon » de Sergueï Prokofiev avec le Malandain Ballet de Biarritz ouvrira la saison le 16 janvier. De différentes manifestations suivront, dont le récital « Mélodies pour le tsar » le 19 janvier, le concert d'improvisation et de jazz « Pentagramme » revisitant le Groupe des Cinq le 26 janvier, le concert symphonique « Hiver à l'est » avec au programme Nikolaï Rimski-Korsakov, Nikolaï Medtner et Sergueï Rachmaninoff le 2 février. Le Chœur de l'Opéra nous plongera dans la tradition chorale russe avec les cantiques de la liturgie orthodoxe et les chants populaires – « Russie sacrée, Russie profane », le 12 février. Le jeune public découvrira le spectacle musical « Le coq d'or » le 1 mars. Le festival sera clôturé le 8 et 10 avril par l'opéra Eugène Onéguine chanté en russe et surtitré (mise en scène de Marie-Eve Signeyrole plaçant les personnages dans le contexte des années 1999).

La Bibliothèque francophone multimédia proposera le 18 novembre 2015 la conférence de Rémi Adam et Jean Gavrilenko : « *La révolte des soldats russes en France (1915–1920)* ».

Le film de Marina Migounova « *Miroirs* » retraçant la vie de Marina Tsvetaeva sera projeté le 4 mars 2016 et le classique du cinéma muet « *Le Cuirassé Potemkine* » en ciné-concert sera accompagné en direct par les musiciens le 18 mars.

Enfin, le Musée des Beaux-Arts accueillera une exposition « Les Ballets russes de Serge Diaghilev » en janvier-février 2016.

Julie Laloi



**Notre correspondant Igor Volovik a assisté
au Festival international de piano à la Roque d'Anthéron,
petite ville française située dans le Midi.
Ce festival qui s'est déroulé à la fois
à La Roque d'Anthéron et à Aix-en-Provence
près de Marseille,
a débuté le 24 juillet et s'est clôturé le 21 août 2015.
L'école pianistique russe a été représentée
par plusieurs interprètes, tels que : Boris Berezovsky,
Grigori Sokolov, Ioulianna Avdeïeva...**

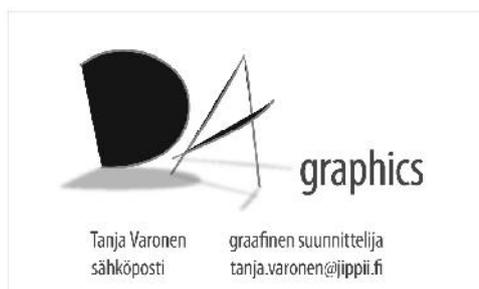






INTERNATIONAL
FEDERATION
OF RUSSIAN-SPEAKING
WRITERS

<http://rulit.org>



Malgré toute notre attention, certaines erreurs ont pu se glisser lors de la conception de cette revue. Nous vous prions de nous en excuser.

Le comité de rédaction



Literarus

www.literarus.org

literarus@kolumbus.fi